

# SOLARIS

Science-fiction et fantastique

## Le volet en ligne

145 *Impressions transatlantiques*  
P. J. G. Mergey

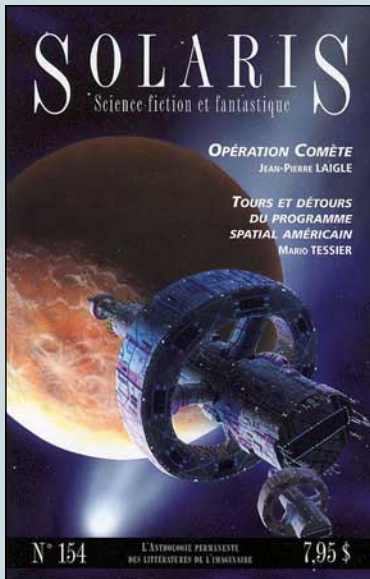
153 *Lectures*  
R. Bozzetto, R. D. Nolane et P. Raud

156 *Sci-néma*  
H. Morin et C. Sauvé

N° 155

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE  
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



## Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$US

Europe (surface) : 32 euros

Europe (avion) : 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

**Solaris, C.P. 5700, Beauport (Québec) Canada G1E 6Y6**

Courriel :  
[solaris@revue-solaris.com](mailto:solaris@revue-solaris.com)

Téléphone :  
**(418) 525-6890**

Fax :  
**(418) 523-6228**

Nom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_  
\_\_\_\_\_

Veillez commencer mon abonnement avec le numéro :



**Solaris** est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 155 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 155 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : juin 2005

© **Solaris et les auteurs**



par **P. J. G. MERGEY**

En une poignée de mois, le paysage du milieu éditorial français, dans le domaine de la littérature des genres qui nous intéressent, a sensiblement évolué. Suite à la disparition pure et simple d'éditeurs comme Imaginaires sans frontières, et le retrait de certaines grandes maisons du créneau, comme Flammarion, qui stoppe ses collections *Imagine* et *Millénaires* chez J'ai Lu, c'est le serpent de mer de la « crise du livre » qui revient souffler des naseaux sur un marché qui prend déjà l'eau.

Si la situation n'est pas encore critique, elle montre la fragilité de l'édition de genre, puisque, face à la relative timidité des maisons parisiennes issues des grands groupes, l'élan dynamique semble désormais le fait d'éditeurs indépendants, qu'ils soient relativement bien installés ou au contraire récemment apparus, quand ce ne sont pas des initiatives originales encore marginales qui tentent de pallier aux déficiences du système.

### **Un lent effacement des institutions parisiennes ?**

Les vénérables institutions parisiennes sont prêtes à sortir, lors de chaque rentrée littéraire, pour la course aux grands prix, plus d'un demi-millier de nouveautés. Mais, peut-être déstabilisées par des scissions et autres regroupements à répétition, elles semblent bien frileuses à aborder les domaines de l'imaginaire, pourtant si commercialement porteurs sous d'autres formes non littéraires.

La situation est particulièrement révélatrice quand on observe l'organisation du tentaculaire conglomérat Editis. Ainsi, dans son groupe des Presses de la Cité, les deux éditeurs traditionnels de collection de poche pratiquent une politique éditoriale commerciale prudente : Pocket se cantonne, le plus souvent, à de la réédition et Fleuve noir propose une écrasante majorité de produits dérivés de séries télévisées. Seule la récente création de la collection *Fantasy*, au sein de la filiale du Pré aux Clercs<sup>1</sup>, témoigne d'une certaine originalité, avec une petite dizaine de titres, parmi lesquels on trouve le Français Pierre Povel. Le reste de l'édition de science-fiction ou de fantasy apparaît ici et là, au gré des maisons, sans mention

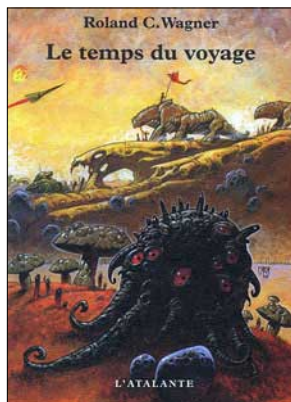
explicite à des collections particulièrement affirmées. Dans le groupe Robert Laffont<sup>2</sup>, en revanche, la notoriété de la collection *Ailleurs & Demain* n'est plus à établir, mais son rythme de publication étant particulièrement lent, on ne peut pas véritablement dire qu'il témoigne d'une grande confiance dans le genre de la part d'une si grande maison.

D'autre part, au sein du groupe Gallimard, le nouveau fer de lance des littératures imaginaires est incontestablement *Folio SF*<sup>3</sup>, collection de poche qui a repris le catalogue de la défunte *Présence du futur*. On peut noter que cette collection tente depuis peu des publications de traductions inédites, et surtout, de manière symptomatique, qu'elle n'hésite pas à aller glaner chez quelques éditeurs indépendants de plus petite stature, des titres, francophones comme anglophones, pour alimenter son catalogue. Du côté du grand format, c'est la maison Denoël<sup>4</sup> qui publie, au rythme d'une petite dizaine de nouveautés par an, un lot de traductions d'auteurs anglo-saxons, et même un Italien, avec Tommaso Pincio, parsemé de quelques inédits ou rééditions francophones, parmi lesquels Michel Pagel, Pierre Pelot ou René Réouven.

### Le fragile travail des petits indépendants

L'assise principale de l'édition de la littérature de genre repose donc, désormais, sur le dos fragile de plus petites structures, toujours jeunes et bien souvent localisées hors de la capitale. Nées de l'enthousiasme d'amateurs devenus professionnels, leur seule motivation suffira-t-elle à pérenniser leur ardeur à la tâche ?

Ainsi, sans faire de bruit, l'éditeur nantais L'Atalante<sup>5</sup> s'est lentement constitué, au fil des ans, un catalogue impressionnant où se côtoient quelques-uns des plus grands auteurs actuels, tant dans le domaine de la fantasy que de la science-fiction. Premier éditeur du célèbre Terry Pratchett, publiant régulièrement les grandes séries de Michael Moorcock, Glen Cook ou Orson Scott Card, L'Atalante ne dédaigne absolument pas l'édition d'auteurs francophones, tant parmi les plus confirmés, avec notamment Pierre Bordage, Fabrice Colin, Jean-Claude Dunyach ou Roland C. Wagner, que les presque inconnus, tel Michel Vincent, sans oublier un intérêt indénié porté au-delà des frontières nationales, avec des traductions de l'Allemand Andreas Eschbach ou l'Espagnol Javier Negrete. Avec plus de



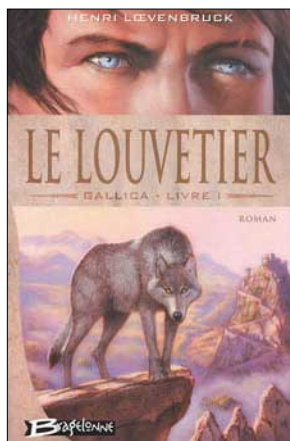
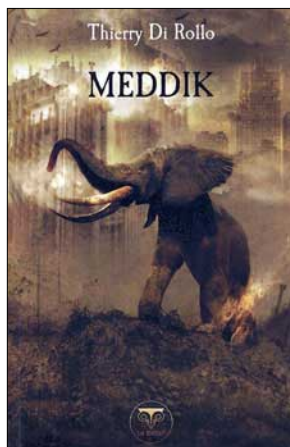


deux cents titres publiés, cet éditeur indépendant fait donc incontestablement aujourd'hui figure de pilier de la littérature de genre dans l'Hexagone.

Éditeur de la revue **Bifrost**, les éditions du Béliat<sup>6</sup> semblent désormais bien installées dans le paysage éditorial français de la littérature de genre. Après un repositionnement marqué par l'abandon de l'anthologie périodique **Étoiles vives** et la mise en suspens de la série des *Meilleurs Récits de l'année*, cet éditeur continue dans la veine qui l'a fait connaître, à savoir la publication d'œuvres d'auteurs francophones, tant sous la forme de romans que, marque de confiance assez nette s'il en est, de recueils de nouvelles. Mais la plus notable inflexion prise ces derniers mois est la publication de volume rééditant, avec des traductions révisées, quelques auteurs anglo-saxons « classiques ». Pour preuve, le récent travail fait autour des œuvres de Poul Anderson ou de Jack Vance.

Lancée il y a seulement cinq ans, les éditions Bragelonne<sup>7</sup>, avec plus d'une centaine d'ouvrages à son catalogue, peuvent-elles encore faire figure de petit éditeur spécialisé ? Leur créneau, ouvertement revendiqué, est la publication d'une littérature d'aventure et d'évasion, qui prend, souvent, la forme de grands cycles de fantasy traditionnelle. Au départ lancée grâce à de jeunes talents francophones du genre, aujourd'hui confirmés, tels Fabrice Colin ou Mathieu Gaborit, l'éditeur a continué sur cette voie, ce qui lui permet aujourd'hui d'avoir une base d'auteurs non négligeable. Bien entendu, le catalogue est complété par un certain nombre de traductions d'auteurs anglophones œuvrant dans la tradition du genre, comme David Gemmell ou Terry Brooks, mais aussi, depuis quelque temps, par d'autres auteurs plus atypiques, plus orientés vers la science-fiction, tel Jon Courtenay Grimwood.

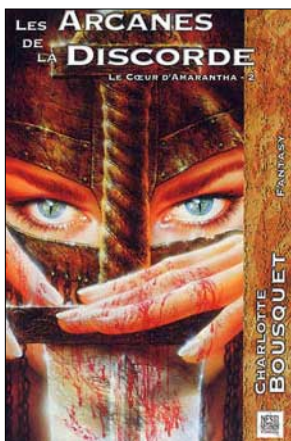
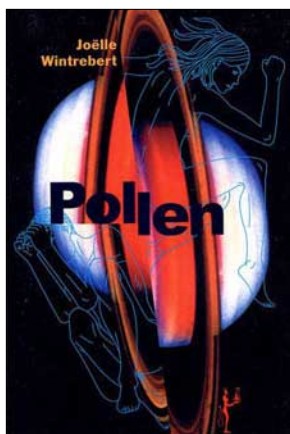
Faisant figure d'électron libre dans le paysage éditorial français, les éditions Au Diable Vauvert<sup>8</sup>, sans visiblement attacher la moindre importance aux étiquettes traditionnelles, publie tout autant de la



science-fiction que de la fantasy, mais aussi toute forme de cette littérature, parfois jugée d'avant-garde, qui semble apprécier de prendre certaines de ces thématiques aux limites, voire aux croisements, de ces différents genres. Au programme, de l'anglo-saxon avec Neil Gaiman, William Gibson ou James Morrow, du francophone avec Ayerthal, Pierre Bordage ou Joëlle Wintrebert, mais aussi quelques découvertes européennes, comme l'Espagnol Juan Miguel Aguilera.

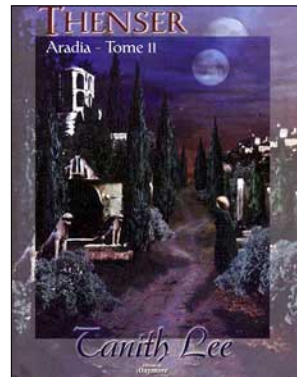
Il n'y a plus grand-chose de commun entre l'émanation d'une entreprise de jeux de rôle qui publiait jadis des petits livres de fantasy épique, et l'éditeur qu'est devenu Mnémos<sup>9</sup> aujourd'hui, avec les déclinaisons de sa collection *Icare*. Précurseur de la fantasy écrite par de jeunes auteurs français, avec David Calvo, Fabrice Colin, Mathieu Gaborit et Pierre Grimbert, le chemin tracé a été suivi avec, notamment, les publications de romans par quelques autres, œuvrant aussi dans le domaine de la science-fiction ou de la fantasy, tels Nicolas Bouchard, Johan Heliot, Colin Marchinka, Xavier Mauméjean et bien d'autres encore. Les traductions, bien entendu, ne sont pas oubliées, avec des romans de Megan Lindholm et L. E. Modesitt. L'orientation la plus récente de Mnémos semble se tourner vers la science-fiction, puisque, même si certains des romans publiés en relevaient déjà, ils n'avaient pas trouvé place dans une collection particulière, ce qui devrait désormais être le cas avec la naissance d'une déclinaison de la collection, marquée par la publication d'une anthologie autour de la célébration du centenaire de la mort de Jules Verne.

Désormais délocalisée en Provence, Nestiveqnen<sup>10</sup> peut aujourd'hui presque faire figure d'éditeur de niche dédié à la fantasy. Bien qu'ayant à son catalogue plusieurs collections dédiées à d'autres formes de l'imaginaire, c'est à ce genre que se consacre surtout ce petit éditeur qui, il ne faut pas l'oublier, est aussi à l'origine de la revue **Faëries**. Avec quelques anthologies thématiques, sa production était jusque-là principalement axée sur des romans de fantasy, tradi-



tionnelle ou humoristique, écrits par de jeunes auteurs francophones, romans qui prenaient fort souvent la forme de cycles. Depuis quelque temps, cependant, Nestiveqnen paraît aussi s'être attaqué au marché de la traduction d'auteurs anglo-saxons, comme en témoigne, après la publication d'un roman de Louise Cooper, la parution d'un récent ouvrage de Gillian Bradshaw. Enfin, phénomène assez rare chez un petit éditeur, Nestiveqnen a lancé depuis quelque temps une collection dédiée à la jeunesse, laquelle, avec une dizaine de volumes, semble avoir dépassé le stade du galop d'essai.

Plusieurs fois mentionnées au cours de précédentes livraisons de cette chronique, les éditions de l'Oxymore<sup>11</sup> continuent leur travail original dans le domaine de la fantasy et du fantastique, travail basé, notamment, sur la publication d'une anthologie thématique (**Emblèmes mythiques**, cinq volumes parus) et d'une autre, de taille plus modeste, prenant la forme d'une revue (**Emblèmes**, seize volumes parus, dont deux hors-série). Quelques romans et recueils de nouvelles, majoritairement francophones, mais avec la présence notable de quelques Anglo-saxonnes comme Tanith Lee et Storm Constantine, complètent l'offre de cet éditeur dont certains ouvrages, il faut le mentionner, ont parfois été proposés sous plusieurs déclinaisons, preuve manifeste de l'intérêt témoigné par l'éditeur pour l'objet en tant que tel. Enfin, il ne faut pas oublier de mentionner la publication de quelques ouvrages d'essais, encore assez rares dans le paysage éditorial français.



### Initiative d'avenir ou compléments indispensables : les « petits nouveaux »

Complétant l'offre des éditeurs indépendants, de nouvelles structures ont récemment vu le jour, souvent bâties sur le même modèle : une poignée d'amateurs motivés, désireux de passer à l'action, tant pour défendre une littérature peu à peu abandonnée par les grandes maisons que pour compenser le manque de moyens dont disposent leurs prédécesseurs sur ce créneau. Encore moins que ceux qui semblent désormais établis, leur enthousiasme n'est aucunement gage de pérennité, mais ils méritaient bien quelques mots.

Annoncée lors de la précédente livraison de cette chronique, la naissance des Moutons électriques<sup>12</sup>, marquée directement, événement rare, par la parution d'un « beau livre » consacré à la fantasy,

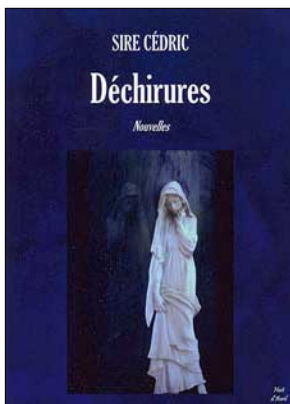
se concrétise déjà par la publication de trois volumes, tous inédits, mais surtout par le premier « tome » d'une nouvelle anthologie périodique semestrielle, reprenant le nom de **Fiction**. À noter que, en plus de l'apparat critique disponible dans certains de ces livres, l'offre de cet éditeur va prochainement être complétée par des essais sur les différents genres de l'imaginaire, à commencer par celui de Kim Stanley Robinson sur l'œuvre de Philip K. Dick.



Orientées quant à elles vers un sous-genre bien précis, les éditions Nuit d'Avril<sup>13</sup> publient majoritairement, depuis deux ans, des recueils de nouvelles relevant de la littérature fantastique gothique, tous rédigés par de jeunes auteurs francophones. Avec une petite quinzaine de titres, on peut penser que le créneau pour ce genre de publication existe bel et bien, même si aucun programme ne semble à l'heure actuelle disponible.

Osée et originale, la démarche de deux jeunes auteurs français qui lancent une maison d'édition pour publier leurs propres cycles de fantasy pourrait paraître des plus déroutantes, s'ils ne prenaient soin de préciser sur leur site qu'ils préfèrent « ne pas entraîner d'autres artistes dans l'aventure » pour l'instant. Le genre en question ayant, d'un point de vue commercial, particulièrement le vent en poupe en ce moment, on peut légitimement s'attendre à voir les éditions Octobre<sup>14</sup> publier d'autres auteurs dans les mois à venir, si toutefois le marché ne se trouve pas saturé d'ici là.

Avec encore peu de titres à son catalogue, La Volte<sup>15</sup> s'est surtout fait remarquer par un concept des plus originaux : entourer la sortie de ses publications de différentes formes de produits ressortissants à plusieurs médias. Ainsi, en plus d'un site dédié sur le réseau, la parution du roman d'Alain Damasio a-t-elle été accompagnée de celle d'un disque, présenté comme sa « bande originale », laquelle est livrée sous pochette à l'intérieur même de l'ouvrage. Avec une prévision, modeste, de trois ouvrages par an, prioritairement francophones, mais peut-être par la suite traduits d'autres langues,





l'avenir dira si ce nouvel éditeur tentera de nouvelles expériences du genre.

### Quelques initiatives originales

Plutôt que de se lancer dans l'édition traditionnelle, et malgré les échecs connus par certains précurseurs dans le domaine de la littérature virtuelle, d'autres amateurs tentent, par des initiatives originales, de répondre à ce qui peut apparaître comme manquant dans le paysage éditorial hexagonal.

La démarche initiée par Black Coat Press<sup>16</sup>, petit éditeur états-unien dirigé par un Français, en lançant sa collection française *Rivière blanche*, est particulièrement révélatrice du manque qu'a créé la disparition de l'ancienne collection *Anticipation* du Fleuve noir pour certains amateurs. Ouvertement nostalgique, avec des couvertures inspirées des années 70, elle prend le parti de continuer exactement là où son aînée s'était arrêtée, jusqu'à en reprendre la numérotation. Encore plus inhabituel pour le marché français, l'éditeur distribue ses ouvrages, uniquement francophones, à partir de son site sur le réseau et sur impression à la demande, offrant en téléchargement le premier chapitre du roman. Les ouvrages, formellement, sont moins chiches qu'on aurait pu le craindre. Reste à voir si une telle aventure est viable d'un strict point de vue économique.

Dans le même créneau de la littérature de genre populaire, Eons<sup>17</sup> tente, en plus de la vente de volumes traditionnels, disponibles dans certaines librairies, l'expérience du livre électronique, proposant tout autant des rééditions que des inédits, d'origine anglophone comme francophone, voire d'autres langues européennes comme l'allemand, sous plusieurs formats électroniques, théoriquement utilisables sur différentes plates-formes. Si l'expérience n'est pas totalement inédite, elle est ici pour la première fois ouvertement tournée vers une niche éditoriale spécifique, phénomène symptomatique, s'il en est, de l'absence d'ouvrages populaires, autres que des dérivés médiatiques d'un intérêt tout relatif, sur les rayonnages des librairies hexagonales.

Le monde de l'édition française dans le domaine des littératures de l'imaginaire apparaît donc comme particulièrement morcelé. Si les grandes collections de poche ne semblent pas encore avoir trop



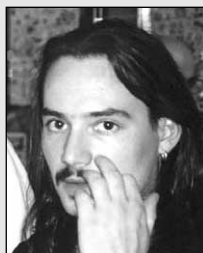
à souffrir de l'état du marché, c'est aussi parce qu'elles composent désormais une partie de leurs catalogues à partir de productions extérieures aux maisons appartenant à leurs groupes, lesquelles se trouvent souvent être de petites structures, aux moyens modestes et dont les animateurs, souvent plus professionnels par leur démarche que par leur rémunération, abattent un travail de défrichage et de découverte auquel la plupart des grandes institutions parisiennes semblent avoir renoncé, faute de moyens, de volonté ou de volontaires. Si la situation est loin d'apparaître critique, en terme de nombre de parutions, l'éclatement des initiatives et la dispersion des énergies, quand bien même ils témoignent d'un grand dynamisme, s'avèrent parfois déficients en terme d'efficacité. Ici comme ailleurs, la visibilité de nos genres de prédilection semble désormais plus une affaire médiatique que littéraire, et les acteurs actuels de l'édition n'auront, hélas, sans doute pas tous les reins assez solides pour se faire durablement une place au soleil.

P. J. G. MERGEY

#### Notes

1. 12, avenue d'Italie, 75627 Paris Cédex 13, France ([www.horscollection.com](http://www.horscollection.com)).
2. 24, avenue Marceau, 75008 Paris, France ([www.laffont.fr](http://www.laffont.fr)).
3. 5, rue Sébastien-Bottin, 75328 Paris Cédex 07, France ([www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr)).
4. 9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris, France ([www.denoel.fr](http://www.denoel.fr)).
5. 11/15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes, France ([www.editions-l-atalante.com](http://www.editions-l-atalante.com)).
6. 6, rue Charles-Lefèvre, 77210 Avon-sur-Fontainbleau, France ([www.belial.fr](http://www.belial.fr)).
7. 35 rue de la Bienfaisance, 75008 Paris, France ([www.bragelonne.fr](http://www.bragelonne.fr)).
8. La Laune, 30600 Vauvert, France ([www.audiable.com](http://www.audiable.com)).
9. 32, boulevard de Ménilmontant, 75020 Paris, France ([www.mnemos.com](http://www.mnemos.com)).
10. 67, cours Mirabeau, 13100 Aix en Provence, France ([www.nestiveqnen.com](http://www.nestiveqnen.com)).
11. 58, rue Saint-Guilhem, 34000 Montpellier, France ([www.oxymore.com](http://www.oxymore.com)).
12. 245/247, rue Paul-Bert, 69003 Lyon, France ([www.moutons-electriques.com](http://www.moutons-electriques.com)).
13. 58700 Oulon, France ([nuitdavrill.com](http://nuitdavrill.com)).
14. 2 bis, chemin des Cars, 59252 Marquette-en-Ostrevant, France ([www.ed-octobre.com](http://www.ed-octobre.com)).
15. 53, rue de Perthuis, 92140 Clamart, France.
16. P.O. Box 17270, Encino, Californie 91416, États-Unis ([www.riviereblanche.com](http://www.riviereblanche.com)).
17. Pas d'adresse postale connue ([www.eons.fr](http://www.eons.fr)).

Étudiant perpétuel en histoire et amateur chronique de presque toutes les formes de l'imaginaire, P. J. G. Mergey s'intéresse tout particulièrement à la jonction de ses deux passions : les rapports étranges qu'entretiennent les problématiques temporelles avec les littératures de genre, tels les uchronies, les voyages dans le temps et autres fantasy historiques. Coordinateur de la revue amateur **La Clepsydre**, dédiée au temps dans les fictions, il collabore parfois à d'autres revues, comme **Bifrost**, **Faëries** ou **Yellow Submarine**.





Neal Asher  
**L'Écorcheur**

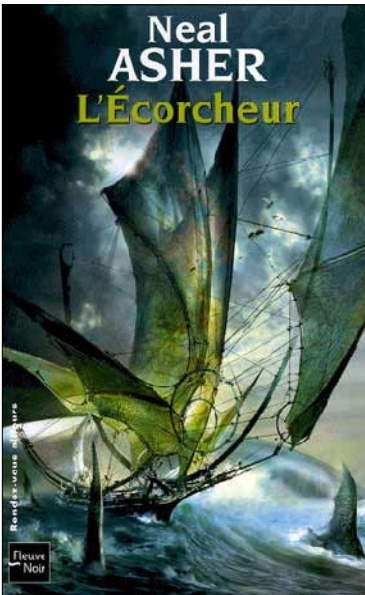
Paris, Fleuve Noir, 2005, 305 p.

Neal Asher est un auteur anglais d'une quarantaine d'années, qui a déjà publié cinq romans et nombre de nouvelles. Ce roman, dont le titre original est *The Skinner* (2002) a obtenu le prix *SF Reviews Best Book*. Il semble que ce soit son premier roman traduit en France, mais une de ses nouvelles, « Spatterjay », qui renvoie au même univers que *L'Écorcheur*, a été traduite dans *Bifrost 38*.

Cet univers est original. Des virus y transforment les hommes, le sang de ces derniers est remplacé par des fibres, ils peuvent régénérer leurs organes et des blessures qui, ailleurs,

seraient mortelles, ne les affectent guère. De plus, ils possèdent une longévité qui se calcule en siècle. Ajoutons que ces humains ont aussi la possibilité de se transférer dans d'autres corps et que, parmi les personnages, se trouvent un « réifié » — un mort dont le cerveau est conservé et qui est monté sur un outillage spécial qui lui redonne sa motricité humaine — qui a décidé de se venger en détruisant certains criminels, des décervelés utilisés comme esclaves, des extraterrestres en forme de crabes et un monstre qui donne son nom au titre du roman. Le tout est sous la surveillance d'un Gardien situé sur une lune de la planète, et ce Gardien utilise des drones guerriers, libres de marchander leur appui pour faire régner un ordre mouvant. Ajoutons enfin des frelons reliés par l'esprit à une ruche située sur une autre planète et à qui l'un des personnages sert de relais et vous aurez une idée de l'ensemble.

Le roman mêle plusieurs trajectoires dans cet univers où la faune est dangereuse au possible, la flore imprévisible et où des armes impensables sont utilisées. On entre dans ce roman sans préjugé et l'on est tout de suite pris par l'étrangeté des personnages, des situations et des contextes de toutes sortes. Ce monde ne renvoie à rien de connu dans la SF, à moins d'imaginer des palimpsestes ou des hybridations de romans de Vance, de Van Vogt, de Dick et de Brussolo. Mais ce cocktail exerce une grande fascination. Le thème est cependant plus reconnaissable : il s'agit d'un ou de plusieurs voyages en bateau qui convergent vers l'île où se recompose l'Écorcheur. Quant à ce dernier, il vise la destruction de l'ensemble des marins qui s'y rendent afin « d'effacer » toute trace de ses propres crimes...



Évidemment, on aura compris que je ne donne là qu'une vague idée de cet univers, de ces personnages et de leurs affrontements qui font de ce roman une sorte de chef-d'œuvre.

Roger BOZZETTO

Philippe Ward

### La Fontaine de Jouvence

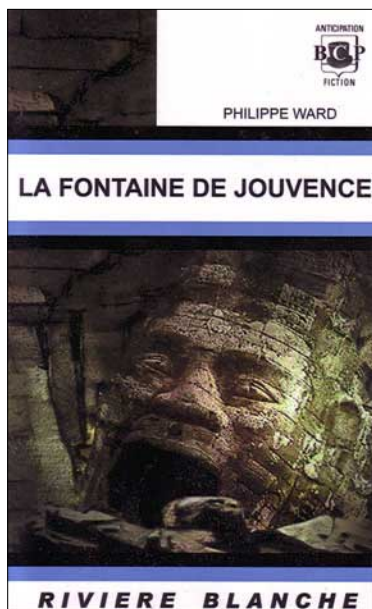
Black Coat Press (Rivière Blanche 2004), 2004, 148 p.

*Rivière Blanche* est sans doute une des plus étonnantes aventures éditoriales du moment dans le paysage de la SF française. En effet, cette collection s'est donnée pour mission rien moins que de ressusciter la défunte et mythique *Anticipation* du Fleuve Noir ! Au point d'en poursuivre la numérotation, ce qui explique son démarrage par un étrange numéro... 2002.

Bien que les livres (en bon vieux papier, pas un de ces horribles e-books !) de *Rivière Blanche* soient surtout disponibles via le site web [www.riviereblanche.com](http://www.riviereblanche.com) et encore très peu distribués en librairie (pas du tout au Québec, NDLR), un certain nombre d'auteurs pros du moment ont répondu présents ainsi que quelques-uns de ceux de la période classique de *Anticipation* comme Jean-Pierre Andrevon (du temps où il signait Alphonse Brutsche), P. J. Hérault, Louis Thirion, Dominique Rocher, Max-André Rayjean et même Richard Bessière ! La nostalgie et la belle qualité d'impression des livres en format « moyen », mais reprenant les couvertures blanches et bleues des formats livre de poche de la fin des années 1960, y sont sans doute pour quelque chose.

Deux inconditionnels de la SF populaire française sont derrière tout ça, Jean-Marc Lofficier et Philippe Ward. C'est d'ailleurs l'idée de faire un « faux Fleuve Noir » pour publier *Les Survivants de l'humanité* de J.-M. & Randy Lofficier qui a lancé le projet dans l'esprit des deux complices...

Philippe Ward avait depuis des lustres en tîr un roman hommage à Jimmy Guieu, un



auteur qui, comme beaucoup d'entre nous, l'avait marqué. Jimmy Guieu avait même relu et corrigé la première version de cette **Fontaine de Jouvence** à qui la naissance de *Rivière Blanche* permet enfin de voir le jour.

Pur produit de la littérature populaire échelée, cette première aventure de l'archéologue « ésotérique » Gilles de Grandin, qui manie aussi bien la mitraille que le grec ancien, nous emmène dans les Caraïbes dans une sombre histoire pleine de rebondissements où se croisent descendants d'Atlantes, organisations secrètes et ovnis dans une course effrénée pour prendre le contrôle d'une source d'eau aux pouvoirs extraordinaires. Si le héros porte le nom du célèbre détective de l'occulte créé dans *Weird Tales* par Seabury Quinn, c'est du Gilles Novak de Jimmy Guieu qu'il tient à 99 %. Tout y est, même les fameuses notes « Authentique » de bas de page...

S'il n'a évidemment pas l'envergure des précédents romans de Philippe Ward, *La Fontaine de Jouvence* se lit d'une traite et avec



un plaisir nostalgique. Et pour la prochaine aventure de Gilles de Grandin, l'auteur nous promet de faire encore plus fort dans le genre puisque son héros va se retrouver face à la sinistre Madame Atomos créée par André Caroff pour la collection *Angoisse* et dont *Rivière Blanche* va assurer la réédition des méfaits passés à raison de trois romans par volume... Ne manquez donc pas... **Les Soucoupes volantes de Mme Atomos!**

Richard D. NOLANE

Poppy Z. Brite

### Petite Cuisine du diable

Vauvert, Au Diable Vauvert, 2004, 282 p.

Recette de la nouvelle à la Poppy Z. Brite.

*Ingrédients* (quantités pour 13 nouvelles) :

– Un ou plusieurs personnages particulièrement savoureux (prenez garde à ce qu'ils ne soient ni trop verts, ni trop mûrs).

– Un restaurant dont la cuisine est un lieu de dévotion.

– Un héros (si vous avez le choix, choisissez plutôt une héroïne : elles sont plus goûteuses) dont la particularité est d'être un fin gourmet.

– Un lieu mystérieux : un marais, une église, une salle d'autopsie, un bayou, voire une librairie ésotérique.

– De l'ail, du citron, des tomates, des lardons, des figues, des crevettes, du beurre, du foie, des tripes, et tous les condiments qui traînent en bas du frigo.

– De l'humour (à votre choix), une pincée de cynisme (à défaut, vous pouvez utiliser de l'ironie), 1 tasse d'angoisse, 1 verre d'étrangeté, 1 doigt d'amour, 1 soupçon de froideur, beaucoup de noirceur.

– Quelques couteaux bien pointus, des scalpels, une pelle, un pistolet, de la pommade et du formol.

– Une ville contrastée (si vous avez de la Nouvelle-Orléans sous la main, c'est parfait).

– Des gays (là encore, cela peut être des bisexuels).

– Du fromage au lait cru.



*Préparation :*

– Mélangez tous les ingrédients dans l'ordre que vous voulez.

– Couvrez d'huile d'olive (ou de vinaigre).

– Laissez mariner au soleil pendant 282 pages.

– Mettez la préparation au frigo jusqu'à ce qu'elle soit bien fraîche.

– Remettez-la au soleil, puis de nouveau au frigo, puis au soleil !

– Répétez l'opération jusqu'à douter de votre raison.

– Servez avec un lit de caviar et de l'absinthe.

– Dégustez sans vous étouffer ni avaler de travers.

– Félicitez le chef pour son talent (insistez sur la carte des fromages, il en est très fier).

*Astuces :*

– N'essayez pas de soutirer au chef le secret de sa sauce, ni quelles épices il utilise, il préférerait mourir plutôt que de vous le dire : c'est une préparation qu'il élabore lui-même dans le plus grand secret des profondeurs abyssales de son cerveau.

– Si vous trouvez un aspect bizarre au plat, pas d'inquiétude : le meilleur est à l'intérieur.

Bon appétit !

Pascale RAUD

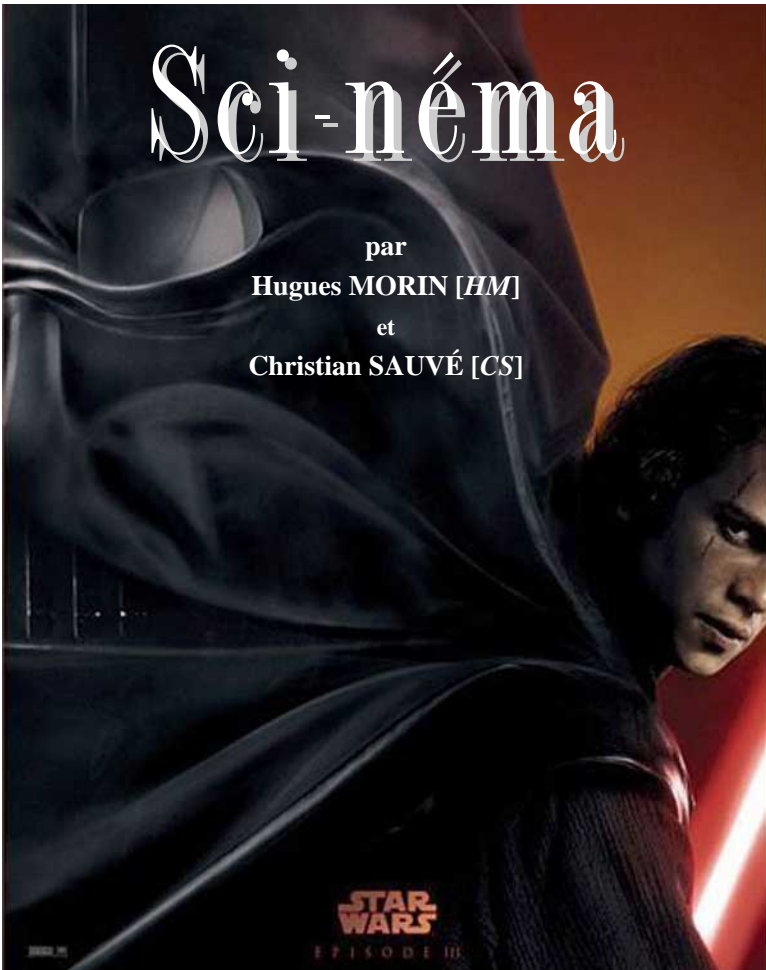
# Sci-néma

par

Hugues MORIN [HM]

et

Christian SAUVÉ [CS]



## La fin d'un genre

C'est avec un immense plaisir que j'ai vu **Star Wars : Episode III – Revenge of the Sith**. Il s'agit d'un film d'aventures spatiales rempli d'effets spéciaux exceptionnels, de combats au sabre laser, de poursuites en chasseurs dans l'espace, bref, un véritable délice pour les yeux et les oreilles sur fond mythique de lutte entre le bien et le mal.

**Revenge of the Sith** est un film impossible à commenter sans le mettre en perspective. Car il s'agit à la fois d'une suite des deux épisodes précédents de la série, et d'un antépisode – un *prequel* – au premier film de la saga, sorti en 1977. Ainsi, le spec-



tateur connaît à la fois le début *et* la fin de l'intrigue : tout un défi pour le scénariste. Ce n'est donc pas tant un film où l'on se demande ce qui va arriver – on le sait très bien, et depuis longtemps – mais plutôt comment ça va arriver et surtout (dans le cas d'un fan comme moi), de quelle manière on va nous raconter ce qui arrive.

Cet Épisode III démarre quelques années après les événements racontés dans **Attack of the Clones**. Les manipulations politiques du chancelier Palpatine lui permettent d'obtenir plus de pouvoir au sein du sénat et diminuent donc l'influence du conseil des Jedis. Parallèlement à cette intrigue générale, le jeune Jedi Anakin Skywalker est de plus en plus torturé par des rêves étranges qu'il croit prémonitoires. Dans le cadre de ses fonctions, il est appelé à côtoyer Palpatine sur une base régulière. Le chancelier (et empereur en devenir) joue de son pouvoir sur le jeune Jedi pour l'attirer du côté obscur de la force.

Je n'ai rien à reprocher à Lucas pour ce scénario. La plupart des événements racontés ici étaient déjà présents à divers degrés dans les épisodes de la première trilogie, en particulier dans l'épisode IV (1977) et dans **The Empire Strikes Back** (1980). De ce point de vue, George Lucas nous raconte exactement l'histoire qu'il devait nous raconter. Le bon conteur est par contre un piètre dialoguiste. Les épisodes I (1999) et II (2002) l'avaient démontré, celui-ci le prouve encore. Heureusement, comme le scénario est cette fois beaucoup plus sombre, il y a moins de répliques malhabiles et cet épisode s'avère donc le mieux réussi des trois récents sur ce plan. Lucas aurait toutefois fait preuve d'une sagesse digne d'un Jedi s'il avait su s'adjoindre un bon dialoguiste (comme il l'avait fait pour la trilogie précédente d'ailleurs).

La qualité de l'interprétation, qui a tant été décriée dans les dernières années, n'est pas mauvaise du tout. La plupart des acteurs sont bons, compte tenu des dialogues qu'ils ont à se mettre en bouche. Le peu d'expérience de Hayden Christiansen paraît encore un peu, si on compare son jeu à celui de Nathalie Portman, mais l'ensemble demeure satisfaisant. Le jeu d'ensemble et la complicité des personnages de la première trilogie font défaut, mais il est difficile d'en rejeter la faute sur les comédiens.

Le plus grand reproche que je fais à **Revenge of the Sith** s'applique aussi aux deux précédents épisodes, et c'est une certaine grandiloquence, cette impression que Lucas veut donner qu'il cherche à faire quelque chose de grand, à réaliser un classique du genre. C'est un défaut important puisque c'est, d'après moi, l'élément qui vous



Photos: 20th Century Fox

pousse à voir les trous et les imperfections. On était prêt à accepter plusieurs faiblesses dans les films de la trilogie d'origine, parce qu'elle était exempte de cette lourdeur un peu pompeuse, un peu prétentieuse, et que l'on avait le sentiment que le cinéaste n'avait d'autres buts que de nous divertir. C'est là la plus marquante différence entre les deux séries de la saga.

Par contre, **Revenge of the Sith** possède deux très grandes forces. C'est d'abord un film qui est techniquement et visuellement



impressionnant. Les effets spéciaux, les décors et les chorégraphies de combat sont spectaculaires et frôlent la perfection. C'est le film le plus techniquement achevé que j'ai vu depuis des années. Le spectateur en a plein la tête et si ce n'est que pour cet aspect des choses, je considère avoir assisté à un spectacle superbe qui m'enthousiasmera toujours. Ça m'a rappelé l'émerveillement de ma jeunesse devant les premiers films de la saga. Ignorer cet aspect, ce n'est pas simplement boudier son plaisir, c'est carrément passer à côté de **Revenge of the Sith**.

Et c'est justement ce cadre émotif qui fait de tout film de la série *Star Wars* quelque chose de particulier, que l'on aime ou que l'on déteste. Pour ma part, j'ai vu Épisode III le jour de sa sortie. Je n'avais pas fait ça depuis **Return of the Jedi** en 1983 (j'avais vu **The Phantom Menace** avant sa sortie pour mon travail, et attendu quelques semaines pour **Clones** afin d'éviter le cirque médiatique des premières journées). Cette fois-ci, j'ai vu le film en compagnie de deux amis de longue date avec lesquels j'avais attendu pendant des semaines d'excitation la sortie de **Return of the Jedi**, justement. Ce genre d'expérience de cinéma est pratiquement unique aux *Star Wars*. On me dira que c'est la même chose avec *Star Trek*, par exemple, mais je ne trouve pas ça comparable. Depuis 28 ans, chaque film de la série *Star Wars* a été un événement culturel, aucune autre série ou produit populaire n'a combiné à ce point la rareté et la pérennité.

En ce sens, **Revenge of the Sith** marque plus que la fin d'une série de films, c'est aussi la fin d'une époque, la fin d'un genre.

[HM]

### Sin City : un péché !

Pour quelqu'un qui aime son cinéma original, **Sin City** est un véritable plaisir coupable. Adapté de la bande dessinée culte de Frank Miller, **Sin City** fait le pari d'adopter un authentique visuel de BD à l'écran. Ce n'est pas le premier film à tenter l'expérience, mais c'est le premier à vraiment atteindre son but, et avec brio à part ça. Jamais de ma vie je n'avais *réellement* eu l'impression de regarder une bande dessinée sur un écran de cinéma où de vrais acteurs évoluent. Le film est presque entièrement en noir et blanc très contrasté, avec une touche de couleur ici et là (le sang rouge, bien entendu, mais aussi jaune, comme celui du

mutant). Cette expérience visuelle vaudrait déjà à elle seule le prix du billet.

Le scénario entrecroise trois histoires façonnées à partir de divers épisodes de la BD d'origine. La première est celle de Marv, un géant laid qui se réveille un matin avec une superbe fille morte dans son lit. Il passera le reste du film à rechercher le responsable de ce meurtre (dont les autorités le croient coupable) pour se venger. Marv se fout complètement de mourir en quête de vengeance, ce qui en fait un chasseur redoutable.

Le second segment raconte les mésaventures d'un groupe de personnages corrompus dans le quartier de la ville contrôlé par les réseaux de prostituées, et leur combat avec le nouvel amant de l'ex petite amie du leader du groupe. C'est cette histoire qui nous brosse aussi le tableau le plus complet de la ville de Basin City, avec sa corruption, sa prostitution, sa logique interne et sa violence comme règle de vie (ou de survie).

Le troisième volet de **Sin City** met en scène Hartigan, un policier qui a jadis sauvé une jeune fille d'un viol et qui, des

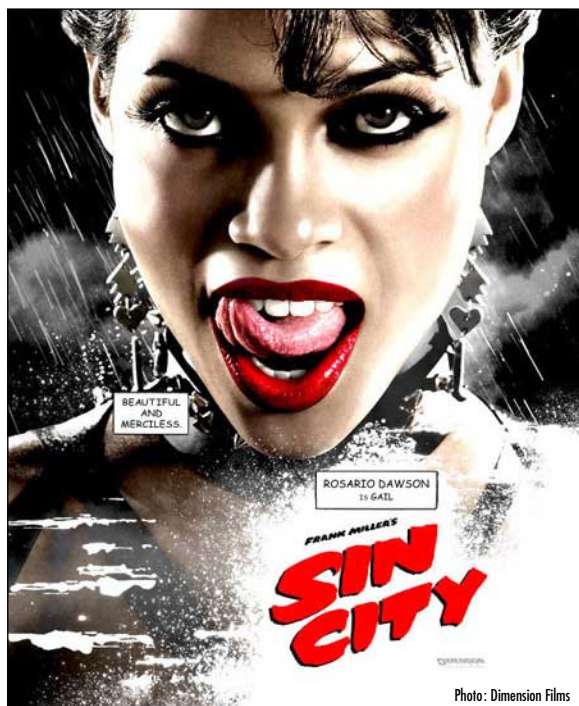


Photo : Dimension Films

années après ces événements, se voit contraint de se battre à nouveau pour la protéger en affrontant les sbires d'un mutant vengeur complètement cinglé.

Ce qui précède est en quelque sorte une introduction à chaque histoire, chacune d'elles étant beaucoup plus développée que votre adaptation de BD typique. Il y a une multitude d'intrigues secondaires, une panoplie de personnages tous plus typés et colorés



© Frank Miller

les uns que les autres, et une profondeur paradoxale dans l'intrigue globale qui se dégage de **Sin City**. Je dis paradoxale, car si les personnages apparaissent de prime abord très unidimensionnels, ils se révèlent finalement tous beaucoup plus complexes que prévu.

À ce scénario intelligemment construit s'ajoutent des dialogues absolument savoureux. Je les qualifierais même de *tarantinesques*, si vous me permettez l'expression, ce qui n'est pas étonnant puisque Quentin Tarantino a collaboré à la réalisation de certaines séquences et que c'est son bon ami et collaborateur Robert Rodriguez qui réalise le film en créditant Miller au passage pour les éléments visuels. Ces dialogues, ce mélange d'humour noir et de violence extrême mais graphique, font de ce film le plus typique de Tarantino... non réalisé par Tarantino. Je peux donc dire sans aucune crainte que tous les amateurs du réalisateur de **Kill Bill** adoreront **Sin City** et que ceux qui ne peuvent supporter Tarantino détesteront. Les autres influences du polar glauque fantastique sont aussi présentes mais bien dosées : voix *off*, ombres



Photo : Dimension Films

allongées, intrigue alambiquée et univers de déglingue qui côtoie la technologie la plus sophistiquée.

On peut ajouter finalement que la distribution est absolument parfaite. Mickey Rourke fait un

Marv dur, simple mais convaincant et attachant. Bruce Willis et Jessica Alba forment aussi un étrange couple protecteur/protégée parfaitement convaincant et qui *flirte* avec la relation amoureuse sur fonds d'attirance et de malaise avec une subtilité qui étonne lorsque l'on parle habituellement de BD. Bref, **Sin City** est la ville du péché et le film qui nous l'introduit est donc violent, dur, drôle, savoureux et même romantique. Un vrai péché de cinophile et le meilleur film du trimestre. [HM]

### Robots : pour les enfants, pour Scrat et pour Robin Williams

**Robots** est le second long-métrage d'animation du réalisateur Chris Wedge qui nous avait offert l'excellent **Ice Age** il y a quelques années. Cette fois-ci, il nous raconte l'histoire de Rodney, un jeune robot qui demeure à Rivet Town et qui rêve de révolutionner le monde avec ses inventions. Il quitte donc le nid familial pour s'aventurer à Robot City et y chercher du travail auprès de la compagnie de Big Weld, son idole. Évidemment, les choses ne se passent pas comme prévu. Big Weld est introuvable et la compagnie – principal fournisseur de produits et services pour les robots – est maintenant entre les mains d'un vilain opportuniste contrôlé par une mère mégalomane. Rodney s'associe donc à un petit groupe de robots résistants au régime pour s'attaquer à la grande méchante compagnie.

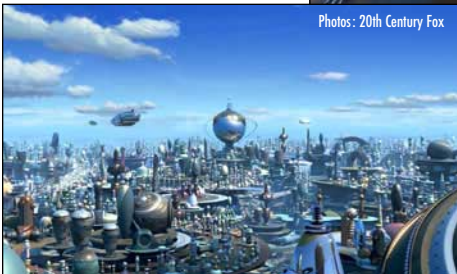
David contre Goliath sur fond robotique, corporatisme galopant contre les petits habitants, rêves de jeunesse sacrifiés à l'autel de la vie d'adulte, regrets de parents de ne pas avoir réalisé leurs propres rêves, valeurs familiales, surconsommation et enfin préoccupations écologiques (recyclage et gaspillage), voilà la liste des thèmes abordés par **Robots** qui, de ce point de vue, n'invente rien et surfe sur des idées depuis longtemps exploitées au cinéma comme ailleurs.





Ce manque d'originalité sur le plan scénaristique est par contre compensé par des dialogues affûtés et par une réalisation absolument splendide. Et cette idée de faire vivre aux robots une existence en tout point similaire à nos vies humaines permet tout un éventail de gags et de situations amusantes et originales, un peu à la **Monsters Inc.** Le père de Rodney, qui a un emploi de lave-vaisselle dans un restaurant, est un bon exemple. Les pièces usagées qui permettent à Rodney de grandir en est un autre, ses parents ne pouvant se permettre de lui en acheter des neuves.

Visuellement, le film est un réel plaisir. Bien que nous ne soyons pas en présence d'animation



Photos: 20th Century Fox

à chaque nouveau film d'animation de ce niveau que je vois – jusqu'où pourra-t-on aller avant de plafonner sur le plan technique. C'est dire que sur le plan visuel, **Robots** n'a rien à envier aux créateurs de Pixar, qui mènent le bal depuis des années, même s'il n'atteint pas un niveau similaire de qualité avec son scénario. Par contre, **Robots** est un film qui s'adresse plus directement aux enfants, et à qui il plaira sans aucun doute. L'absence d'allusion à la culture populaire du jour me fait aussi croire que le film vieillira très bien.

Je termine avec deux mentions particulières. La première va à Chris Wedge, qui nous offre un petit cadeau en introduction avec un court-métrage qui met en vedette Scrat, son écureuil pré-historique à dents de sabre déjà rencontré dans **Ice Age** et dont les mésaventures sont à se tordre de rire. J'ai su que certains cinémas avaient retiré le court-métrage, ce qui a privé plusieurs

en trois dimensions, la profondeur et la perspective sont si bien rendues que l'illusion d'une troisième dimension est absolument parfaite. Je ne peux m'empêcher de me demander – comme

spectateurs d'un moment qui aurait valu à lui seul le prix du billet, mais je suis persuadé que l'on retrouvera ce segment en boni sur le DVD.

Ma seconde mention va à Robin Williams, pour sa délicieuse interprétation de Fender, un robot qui tombe littéralement en pièces. Ce sont les répliques les plus drôles du film. La scène où Fender, à moitié détruit et sans jambes, récupère des jambes d'un robot-femme pour pouvoir s'évader est absolument tordante. Regardant sa partie inférieure, il lance : « *Oooh... This is soooooo wrong!* ». Je la ris encore des mois après la projection. Cette interprétation hyperactive, colorée, drôle et extravagante convenait parfaitement au personnage, même s'il vole un peu la vedette aux autres interprètes. [HM]

## The Hitchhiker's Guide To The Galaxy

Certains attendaient ce film depuis un quart de siècle. Succès populaire depuis sa première apparition à la fin 1978, **The Hitchhiker's Guide To The Galaxy** est une comédie de science-fiction qui a tour à tour été une série radio, une série de livres, une série de disques, une série télévisée, une pièce de théâtre et un jeu vidéo. Il ne restait que le grand écran, une frontière qui a finalement cédé après des décennies de tentatives. Quintessence de l'humour *british*, satire des poncifs du genre SF, lecture obligatoire pour tous les *geeks* dans



Photos: Walt Disney



toutes les écoles secondaires du monde anglo-saxon, ce guide du routard intergalactique de Douglas Adams ne s'est jamais adressé à tout le monde et le film ne fera pas exception.

Tout commence au moment où Arthur Dent

se lève et découvre que sa maison est sur le point d'être démolie pour faire place à une autoroute. Mais ce sera bientôt le moindre de ses soucis puisque c'est la Terre entière qui doit subir le même sort. « L'aventure commence à la fin du monde », dit la pub, et les fans reconnaîtront toute la joyeuse bande de personnages qui ont fait le succès de l'œuvre, peu importe ses incarnations : Zaphod Beeblebrox, Marvin, Ford Prefect, Slartibartfast, Deep Thought, Trilian et, bien sûr, le fameux guide du routard intergalactique. Les préoccupations favorites d'Adams sont également au rendez-vous : la bureaucratie en folie, la cohabitation de l'extraordinaire et du prosaïque, les apartés philosophico-satiriques.

Chaque version du **Hitchhiker's Guide** est différente. Il n'est donc pas surprenant de voir que le film s'est fait aussi greffer quelques ajouts inédits : une romance malhabile entre Arthur et Trilian, un troisième acte qui prend la forme



Photos : Touchstone Pictures



d'un sauvetage bureaucratique, un personnage secondaire nommé Humma Kavula, etc. Ces ajouts, que l'on dit « approuvés » par Douglas Adams, sont bien inégaux, parce qu'ils reflètent soit un point de vue plus cynique, soit un désir de rendre l'œuvre

plus accessible à un large public. (Ce qui est peut-être la même chose !)

Or si l'intention était d'offrir une comédie facile à la **Galaxy Quest**, le résultat reste assez loin des conventions du genre. **The Hitchhiker's Guide To The Galaxy**, version film, reste bourré de moments étranges et amusants. Que ce soit grâce aux extraits du Guide, à l'interprétation de Mos Def et Sam Rockwell ou grâce

aux Vogons et à leur horrible poésie, il se dégage du film un sentiment d'étrangeté plaisant et remarquable. Qui se serait attendu à une scène en tricot-motion ?

Mais cette volonté d'excentricité peut parfois affaiblir l'impact du film. Quelques scènes font preuve d'un toc invraisemblable qui n'est pas sans rappeler les monstres de caoutchouc de l'ancienne mouture de **Doctor Who**. Ne vous y trompez pas : c'est un choix voulu et non un problème de budget, car ailleurs dans le film, au moins deux autres scènes d'ampleur planétaire mettent toute la gomme pour générer un *sense of wonder* bien réel.

Tout ceci étant dit, il faut reconnaître que si on sourit pendant tout le film, ça ne s'élève pas souvent au niveau du rire. Certains éléments bien connus des fans semblent avoir été coupés au montage, ce qui n'aide peut-être pas non plus : l'origine du nom Ford Prefect n'est jamais expliquée, ni le lien entre le Poisson de Babel et la non-existence de Dieu, ni la raison pourquoi une serviette est un accessoire si important. On reste donc un peu sur sa faim... quand on sait ! Ce qui manque le plus au film, malgré les interventions du Guide, c'est la voix de l'auteur-narrateur Douglas qui peut tout dire et tout expliquer sans se préoccuper de la durée et du rythme d'un film, qui laisse à l'imagination du lecteur de visualiser lui-même les bizarreries.

Pas de panique, donc : ce film ne gâchera pas le plaisir ressenti à la lecture des livres et ne devrait pas entacher la réputation de l'œuvre. Oui, ç'aurait pu être meilleur, mais lorsqu'on sait que le film a été pendant vingt ans en développement, c'est presque un miracle que la version portée à l'écran ne soit pas un désastre complet.

Faites-vous un petit plaisir : jetez-y un coup d'œil sans trop entretenir d'attente, et vous ne serez pas (trop) déçus. [CS]



Photo : Touchstone Pictures